

plus de bon sens pratique et connaît mieux ses intérêts.

L'Angleterre, en ce moment, est en proie à deux fléaux, le *rinder pest*, cette maladie épidémique qui décime les étables, les herbages de l'Angleterre et de l'Ecosse, sans que les gens de la science aient même pu se mettre d'accord sur son origine et son mode efficace de guérison. L'Irlande, dont le sol est un pays de patates pour près des trois quarts au moins de la surface, est parvenue jusqu'à présent à se soustraire aux ravages de l'épizootie. Mais elle a demandé d'une seule voix la quarantaine contre la peste anglaise et l'exclusion de tout bétail étranger.

Voici ce que nous trouvons dans les journaux à ce sujet :

Le vice-roi, Lord Woodhouse, ne croyant pas pouvoir adopter une pareille mesure que Sir George Gray avait refusée aux nourrisseurs et aux fermiers anglais, les compagnies de bateaux à vapeur de Dublin ont refusé de transporter les bestiaux, et les autorités n'ont pas laissé débarquer ceux qui étaient à bord d'Holy-Head.

Des meetings se sont organisés de tous côtés, à l'instigation des lords et des membres de la chambre des communes. Lord Noos a prononcé le mot de rappel de l'Union, en disant que "c'était le moment d'examiner si le pays avait le gouvernement qui lui convenait le mieux." Plus de quatre-vingt représentants légaux de l'Irlande ont signé et envoyé une adresse au premier ministre, pendant que les frères fenians, cette franc-maçonnerie constituée par les émigrants d'Amérique, fusaient l'exercice au clair de lune sous les ordres d'un sergent ou d'un caporal en retraite, ou même en plein soleil, le dimanche, sous prétexte de jouer au ballon.

En présence de ces manifestations, Lord Palmerston a cru prudent d'envoyer la flotte anglaise sur les côtes d'Irlande et d'ordonner à sa police d'arrêter les frères fenians les plus turbulents. L'agitation est considérable en Irlande. Le clergé catholique fait tout en son pouvoir pour maintenir l'obéissance aux lois, mais avec peu d'espoir de réussir.

L'autre fléau qui désole l'Angleterre, c'est l'infanticide, sévissant d'une manière si grave, qu'on dirait le massacre des innocents.

Il y a dans cette récrudescence de crimes, d'une nature spéciale, quelque chose d'étrange, d'inexplicable, surtout au moment où l'esprit d'ordre et de prévoyance, le goût de l'instruction, le sentiment de la responsabilité, du devoir, de la morale, ont fait de si grands progrès dans tous les rangs de la

société en Angleterre ; lorsque les riches ont toujours les mains et la bourse ouvertes pour venir en aide aux privations et aux souffrances, et font la charité par millions ; où les classes laborieuses abandonnent les tavernes et les palais de gin pour mettre aux banques d'épargne, pour suivre des conférences, pour produire, pendant leurs heures de loisir, des œuvres d'art figurant avec honneur à ces expositions de travailleurs si nombreuses dans ces derniers temps.

Cette anomalie, difficile à expliquer, mérite l'attention sérieuse des philosophes et des législateurs. Prouve-t-elle, du moins, comme certains esprits le prétendent, la supériorité du protestantisme sur le catholicisme ? Nous n'envions pas, pour notre part, une pareille supériorité, et nous l'abandonnons volontiers à qui de droit.

Les nouvelles politiques du reste de l'Europe sont sans importance. L'Empereur Napoléon et l'Impératrice ont eu une entrevue à San-Sébastien avec la Reine et le roi d'Espagne. Rien n'a transpiré de cette entrevue si ce n'est que la plus grande cordialité n'a cessé de régner entre ces augustes personnages.

Les démonstrations amicales des flottes de France et d'Angleterre sont enfin terminées après avoir duré près de trois semaines. Quelques-uns des bâtiments français, on s'en souvient, étaient allés d'abord porter à leurs voisins une aimable invitation ; puis, la flotte anglaise, composée de frégates cuirassées, navires, dit un journal, d'un aspect plus terrible qu'élégant, se rendit à Cherbourg où elle se trouva le 15 août et où elle mêla fraternellement la grosse voix de ses canons Armstrong au tonnerre des canons rayés de France. Les deux flottes, après s'être rendu mutuellement tous les honneurs prescrits, après s'être livrées à tous les plaisirs et banquets que comportait le programme officiel, à toutes les gracieusetés, courtoisies et félicitations qu'il est d'usage d'échanger entre amis, partirent de conserve pour se rendre à Brest où les fêtes recommencèrent. On dit les officiers anglais ravis, enchantés de l'hospitalité française.

De Brest, les escadres de plus en plus étroitement unies, se dirigèrent ensemble vers la rade anglaise de Spithead, en vue du port militaire de Portsmouth, lieu infernal rempli de forges et de canons, d'arsenaux et d'instruments meurtriers de toutes sortes. Portsmouth a une physionomie sombre, dure et sévère bien plus que gracieuse ; on dirait un véritable Croquemitaine des nations, les pieds dans la mer et le corps tout bardé de fer. Il faut être trois et quatre fois invité pour appro-